

HISTOIRE.

(SCIENCE HÉRALDIQUE.)

LES CRIS D'ARMES ET LES DEVICES.

DEUXIÈME ARTICLE.

(Suite.)

Les devises héréditaires ne sont quelquefois que des sentences ou proverbes, sans rapport avec le nom patronymique ou avec les armoiries, mais qui semblent avoir été adoptés pour indiquer la ligne de conduite de tous les représentants successifs d'une famille. On peut s'en convaincre par les exemples suivants :

D'ANGLADE : *Faisons bien et laissons dire.*

DE BARONAT : *Vertu à l'honneur guide.*

DE BOISSAT : *Ni regret du passé, ni peur de l'avenir.*

DE CAULAINCOURT : *Désir n'a repos.*

DE CRILLON : *Fais ton devoir.*

DORCIÈRES : *Franc comme l'or.*

D'ESNE : *Nous sommes sans peur.*

DE GUÉBRIANT : *Dieu y pourvoira.*

D'HAUTEFORT : *Force ne peut vaincre peine.*

DE KÉRATRY : *Gens de bien passent partout.*

DE KERGORLAY : *Aide-toi, Kergorlay, Dieu t'aidera.*

DE LAGRANGE : *Bonne conscience et bonne renommée.*

DE MONTMORENCY : *Sans errer, ni varier*

DE MONTAYNARD : *Plutôt mourir.*

DE NOBLET : *Le courage anoblit.*

DE PONTAILLIER : *Le courage et la sagesse l'emportent.*

DE QUEROHENT : *Sur mon honneur.*

DE LA ROCHEFOUCAULD : *C'est mon plaisir.*

TAILLEPIED DE BONDY : *Aspera non terrent (Les difficultés ne l'effrayent pas).*

D'autres fois, ce sont des exclamations comme :

D'ANGELIN : *A jamais.*

DE LA BALME : *Éternité.*

DE CHATEAUVIEUX : *Bel avis.*
DE CHISSÉ : *Toujours.*
DE CROY : *Souvenance.*
DE FAURE : *Fermeté.*
DE GORREVOD : *Pour jamais.*
DE KERMAINGUY : *Tout pour le mieux.*
DE MOTTET : *Tout droit.*
DE NEVET : *Pourquoi.*
DE NOLLANT : *Pas à pas.*
DE PENHOET : *Il faut.*
DE PONTECROIX : *Naturellement.*
DE ROHAN : *Plaisance.*
DE LA TRÉMOUILLE : *Ne m'oubliez.*
DE VOGUÉ : *Vigilance.*

Mais les devises les plus honorables sont celles qui se composent de mots historiques, parce qu'elles rappellent toujours un grand événement, ainsi :

La maison de BONNEVAL, l'une des plus anciennes et des plus nobles de France, accompagne son écusson des quatre lettres S. P. Q. R., qui forment la devise de la ville de Rome. C'est qu'en effet les Bonneval existaient du temps des Romains et faisaient partie du sénat, ce qui est attesté par plusieurs monuments.

Antoine Du Bosc avait suivi Godefroy de Bouillon en Terre-Sainte, et se trouvait avec lui au siège de Jérusalem. Après plusieurs tentatives pour s'emparer de la ville sainte, on fit approcher des murailles une tour roulante qui vint abattre son pont-levis sur les créneaux. Antoine Du Bosc, ses fils et plusieurs chevaliers de renom, s'élançant sur ce pont improvisé ; ils vont le franchir, lorsqu'un gros de musulmans les arrête et engage avec eux sur cet étroit espace un combat dont les détails semblent appartenir plutôt à l'épopée qu'à l'histoire ; les remparts furent enlevés, mais du Bosc ne put jouir de la victoire à laquelle il avait tant contribué. Après la bataille, on retrouva son corps couvert de blessures, ainsi que ceux de trois de ses fils. Devenu roi, Godefroy de Bouillon, pour perpétuer le souvenir de leur héroïsme, ajouta aux armes des Du Bosc cette fière devise : *Plus qu'un lion*, encore portée de nos jours par les Du Bosc de Radepont.

Le roi Philippe I^{er} ayant fait vœu d'aller en pèlerinage au saint sépulchre, Eudes de CHALO S.-MARS s'offrit pour faire le voyage à sa place, armé

de toutes pièces, mais pieds nus. L'offre fut acceptée, et le roi gratifia Chalo, à son retour, d'un privilège d'exemption d'impôts à perpétuité pour lui et toute sa race de l'un et l'autre sexe. Il prit en conséquence cette devise : *Le roi me l'a donné*, qu'il transmit à ses descendants.

Archibald de DOUGLAS, hardi capitaine écossais, était passé au service du roi de France, Charles VII, qui l'investit du duché de Touraine et du titre de lieutenant général en 1424. Il fut tué cette même année à la bataille de Verneuil. Pendant le combat, Archibald, frappant d'estoc et de taille, ne cessait de crier : *Jamais arrière !* mots qui devinrent la devise de sa maison.

Matthieu de GOULAINES, seigneur breton, aussi distingué dans les conseils que sur les champs de bataille, fut chargé par le pape de négocier la paix entre le roi d'Angleterre Henri II et le roi de France Philippe Auguste. Il eut le bonheur de réussir, et la trêve fut signée en 1185. Matthieu de Goulaines refusa les présents que voulaient lui faire les deux monarques, et n'accepta que l'autorisation de prendre pour armoiries la moitié de celles d'Angleterre et la moitié de celles de France. Il y ajouta cette devise, qui en était le complément ou plutôt l'explication : *A celui-ci, à celui-là, j'accorde les couronnes*. La maison de Goulaines se fait gloire de porter encore ces armes et cette devise, auxquelles l'expédition pacifique qui en est l'origine donne un caractère tout particulier et des plus honorables.

Don Alonzo Perez de GUZMAN DE MEDINA étant, en 1293, gouverneur de Tarifa, fut assiégé par les Maures et sommé de rendre la place, sous peine de voir mourir son fils, qui était prisonnier de l'ennemi. Guzman hésita entre son devoir et son affection ; mais, réfléchissant qu'il devait l'exemple de la fidélité au souverain, il jeta un poignard aux assiégeants, en leur criant : *Le roi l'emporte sur le sang*.

Le roi de Chypre, Pierre de LUSIGNAN, renouvela, en 1360, l'ordre de l'Épée, fondé par un de ses ancêtres en 1190, et lui donna cette devise : *Pour loyauté maintenir*. Le royaume était, en effet, travaillé par des dissensions intestines, et plus que jamais le souverain avait besoin de grouper autour de son trône les serviteurs qui lui restaient fidèles. La devise de l'ordre devint aussi celle du souverain, et ses descendants l'ont toujours portée jusqu'au seizième siècle, époque où tous les membres de cette famille furent massacrés par les Turcs.

La devise des LA ROCHEJACQUELEIN est, sans contredit, une des plus belles que présentent les fastes de l'histoire. C'était pendant les guerres de Vendée : un jour, au moment de marcher à l'ennemi, dont la supério-

rité numérique faisait éprouver des craintes, le général vendéen La Rochejacquelein groupe ses soldats autour de lui, et leur adresse ces héroïques paroles : *Si j'avance, suivez-moi; si je recule, tuez-moi; si je meurs, vengez-moi.*

Terminons ces exemples de devises héréditaires, par celle de CLERMONT-TONNERRE, qu'un membre de cette maison mit en grand honneur sous la Restauration. On voulait lui faire prendre une mesure qu'il réprouvait, et il était las de combattre les nombreux arguments employés pour le décider. Le duc de Clermont-Tonnerre, poussé à bout, s'écria : *Etiam si omnes, ego non; Quand bien même tous diraient oui, moi je dirais non.* C'était la devise de ses ancêtres, et l'à-propos avec lequel il la cita lui donna gain de cause, en mettant de son côté les gens d'esprit.

LA DEVISE PERSONNELLE. Elle est, comme la devise héréditaire, formée d'une figure accompagnée de paroles; mais elle n'est destinée qu'à exprimer, d'une manière allégorique, une louange, un sentiment, une pensée, un dessein, un événement passager. C'est une espèce de jeu d'esprit et d'artifice de langage, auxquels ne sont point applicables, d'une manière rigoureuse, les principes de la langue héraldique. La devise personnelle doit toujours se rapporter directement à la personne qui en fait usage. Quelques exemples suffiront pour le faire mieux comprendre.

Louange. Une des plus grandes flatteries que les courtisans de Louis XIV inventèrent pour ce monarque, fut de le représenter sous l'emblème du soleil avec des paroles latines dont la traduction est : *Il suffit à l'univers.* Louis XIV, à ce moment, était dans toute sa gloire; ses armées, partout victorieuses, amenaient à ses pieds les peuples vaincus; d'un autre côté, les plus grands génies, tous les hommes distingués dans les arts, les lettres, les sciences, à quelque nation qu'ils appartenissent, s'empressaient à sa cour. Le roi de France régnait en effet sur le monde, et l'ambitieuse devise était justifiée.

On avait donné pour devise à une princesse d'Italie les trois Grâces, et : *Elle les a et les surpasse.*

Sentiment. Saint François de Paule avait pris pour devise : *Charité.*

Et saint Charles Borromée : *Humilité.*

Une princesse qui s'était vu dépouiller de sa couronne après la mort de son mari et de son fils, la reine de Chypre, Charlotte de Lusignan, se retira à Rome, et ne chercha plus de consolations que dans la pratique des vertus chrétiennes. Elle avait fait graver sur son cachet un oiseau de paradis, avec ces mots : *Que m'importe la terre!*

Une princesse de Savoie portait un diamant, et : *Plus de fermeté que d'éclat.*

Pensée. Le roi Louis XII, se voyant sur le point d'être en butte aux discordes civiles et aux attaques de l'étranger, prit pour emblème un porc-épic, avec ces mots : *De près ou loin*, signifiant qu'il méprisait tous ses ennemis.

Dessein. Pendant les divisions qui eurent lieu en 1405 entre le duc d'Orléans et le duc de Bourgogne, les deux antagonistes adoptèrent chacun une devise qui avait trait à leur situation. Le duc d'Orléans avait fait peindre sur ses bannières un bâton noueux avec cette légende : *Je l'envie* ; ce qui, dans le langage du temps, signifiait : *Je porte le défi*. Les bannières du duc de Bourgogne répondirent en se montrant ornées d'un rabot pour emporter les nœuds du bâton ; la devise était : *Je le tiens*.

En 1477, Louis XI assiégeait la ville d'Arras, dont les habitants lui refusaient l'entrée. Ceux-ci s'amüsèrent un jour à faire peindre les armes de la ville, qui se composent de trois rats, les accompagnant des deux vers suivants :

Quand les Français prendront Arras,
Les souris mangeront les chats.

Peu de jours après, cependant, la ville fut prise, et les vainqueurs répondirent à la bravade des habitants :

Quand les Français rendront Arras,
Les souris mangeront les chats.

Événement. Après la mort de Henri II, tué d'un coup de lance dans un tournoi, Catherine de Médicis, sa veuve, fit graver sur son cachet une devise qui rappelait ce fatal événement ; c'était une lance rompue, accompagnée de paroles latines signifiant : *De là vient ma douleur, de là viennent mes larmes*.

Le maréchal Masséna exprimait en 1805 à l'empereur Napoléon l'embarras que lui causait le choix de son blason ; il en reçut cette réponse : *Prends ce qui t'appartient, ce que jamais l'ennemi n'a pu t'enlever : une victoire !*

L'usage des devises personnelles est encore très-répandu aujourd'hui. Chacune de vous, mesdemoiselles, peut s'en convaincre en consultant les cachets des lettres qu'elle reçoit de ses amies.

E. D'ESCHAVANNES.

LE DUC DE LERME.

(Explication de l'énigme historique.)

François de Roxas de Sandoval, duc de Lerme, premier ministre de Philippe III d'Espagne, est un des plus tristes exemples de l'inconstance de la fortune. Il n'était que marquis de Denia, lorsqu'il fut nommé écuyer de l'infant Don Philippe. Il prit bien vite l'ascendant le plus absolu sur son jeune maître qui, lorsqu'il monta sur le trône, en 1598, le nomma premier ministre. Doué d'un esprit droit, mais n'ayant qu'un caractère timide détesté des grands, il ne tarda point à compromettre et le destin de l'Espagne et sa propre fortune. La vaste monarchie de Charles-Quint allait en s'éteignant. La trop grande facilité à acquérir des richesses, grâce aux trésors de l'Amérique, avait déshonoré le travail, et, petit à petit, se faisait la solitude dans les fécondes contrées qui avaient naguère nourri tant de peuples. La paix avec les conditions les plus onéreuses était devenue indispensable. Le duc de Lerme signa donc (1608), avec l'Angleterre et la Hollande, des traités qui blessèrent l'honneur castillan. Pour faire taire les grands, le ministre multiplia, outre nécessité, les emplois; pour calmer la susceptibilité du roi, il donna des fêtes, et, afin de plaire aux fervents catholiques, il expulsa d'Espagne les Mauresques, race laborieuse et intelligente qui, seule, par son labeur, fécondait encore quelques campagnes. Ces mesures fatales, arrachées à la faiblesse du ministre, ne purent être combattues par d'autres règlements puisés dans une plus saine politique. Le duc cependant gardait alors toute la faveur de son maître, auquel il présenta son fils, le duc d'Uzeda, afin d'attirer sur cette jeune et chère tête la bienveillance du monarque.

Le jeune homme réussit; mais, par la plus affreuse ingratitude, il ne tendit bientôt qu'à renverser son père. Celui-ci, afin de rendre plus forte sa position et sa personne plus vénérée, étant devenu veuf, prit les ordres et obtint bientôt la pourpre romaine. Mais quand les favoris déclinent, leur chute est rapide autant que profonde.

Le duc de Lerme succomba sous les coups de son fils et des grands coalisés. Le 2 octobre 1618, il quitta le palais de l'Escorial pour se retirer dans ses terres. Son fils lui succéda; il voulait faire poursuivre son père comme coupable d'avoir empoisonné la reine Marguerite : la volonté

seule du roi mit obstacle à cette abominable accusation qui, toujours à l'instigation du duc d'Uzeda, fut reprise sous Philippe IV. Le duc de Lerme vit tous ses biens confisqués ; cependant rien , dans ce scandaleux procès, ne témoigna, même de la manière la plus légère, contre son innocence. L'ingratitude exécrable de son fils fit mourir de chagrin le cardinal-duc en 1625. Pour l'honneur de l'humanité, disons-le, les ducs d'Uzeda sont rares, et l'histoire les marque d'une tache éternelle.

ÉNIGME HISTORIQUE.

Quel est le grand peintre que les folles dépenses de sa femme firent mourir misérable et déshonoré?

INDUSTRIE.

L'ART DE LA POTERIE.

Les Grecs attribuaient à Céramus, fils de Bacchus et d'Ariane, l'invention de la poterie ; de là le nom de céramique que nous avons donné à cet art.

On a tout lieu de croire que ce fut en Orient qu'il prit naissance : ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fut un des premiers dont l'homme sentit le besoin ; aussi le retrouve-t-on, quelquefois même parvenu à un certain degré de perfection, chez les peuples les plus sauvages. On trouve dans l'histoire du peuple hébreu des passages qui prouvent que cet art était chez lui particulièrement honoré ; on y voit toute une famille de potiers habitant la demeure même des rois. On faisait de la poterie en Egypte, dès l'époque la plus reculée, ainsi que dans la Chine, dans l'Inde, au Mexique et au Pérou. L'Occident paraît n'avoir connu sa fabrication que plus tard : l'histoire nous transmet le nom de Chorébus, potier athénien, comme ayant le premier donné une certaine importance à cet art.

Sous le règne d'Auguste, les Romains possédaient des objets en terre si précieux, que leur valeur égalait celle de certains vases en or et en argent ; malheureusement ces chefs-d'œuvre, d'un prix si élevé, n'ont pas été

conservés jusqu'à nous, peut-être en raison de leur fragilité, peut-être aussi par l'usage que l'on avait alors d'ensevelir dans le tombeau des morts les vases les plus précieux, contenant des aliments et des boissons, usage que l'on retrouve encore de nos jours dans certaines contrées.

Parmi les poteries qui sont parvenues de l'antiquité jusqu'à nous, celles destinées aux usages domestiques se trouvent beaucoup plus rarement ; des vases ou coupes à boire, des plats et des lampes, sont à peu près les seuls en ce genre. Sans doute la pâte dont ces divers objets sont formés, d'une nature molle, tendre, ne permettait pas leur emploi aux usages auxquels on consacre de nos jours les ustensiles si nombreux sortis de la main du potier. L'art céramique paraît, chez les anciens, avoir occupé une place plus élevée, et leurs tombeaux renferment des objets de ce genre ayant évidemment un caractère purement funèbre et religieux. Des vases en terre cuite étaient également offerts en récompense aux vainqueurs dans les jeux publics ; tels étaient les vases de *Nestor*, de *Prusias*, de *Seleucus*, celui dit de la *Chasse*, etc. ; ces destinations honorables donnaient une grande considération aux artistes qui s'y consacraient, et les noms des potiers célèbres ont été transmis à la postérité par les Grecs et les historiens. On leur a même élevé des statues. Chez les Romains, quoique la poterie, plus solidement fabriquée, mieux cuite, pût s'appliquer à un grand nombre d'usages domestiques, les potiers n'en conservèrent pas moins une importance réelle. La guerre sociale, en bouleversant l'Occident, fit retomber cette science dans l'enfance, et le défaut de connaissances chimiques amena dans cet art une stagnation totale de plus de deux mille ans.

A l'époque de sa renaissance, il fallut de nouveaux essais, presque une seconde invention ; cependant, les premières difficultés une fois vaincues, on fit d'heureuses découvertes qui amenèrent l'emploi de procédés nouveaux, inconnus dans l'antiquité. Après la poterie tendre, *mate*, vint celle lustrée, qui arriva au plus haut degré de perfection dans les poteries grecques. Tous ces vases romains, égyptiens, campaniens, étrusques, etc., couverts parfois de dessins et d'ornements peints ou en relief, tranchant sur le fond et si recherchés des amateurs, les derniers surtout, appartiennent en général à la poterie lustrée. Les poteries véritablement étrusques, celles que l'on retrouve dans toute l'ancienne Etrurie, et que l'on croit avoir été fabriquées par des potiers de Samos, sont rouges et noires. Leurs ornements ou figures sont en relief, sauf quelques exceptions. Les étrusques étaient fort rares avant que l'on eût découvert diverses tombes qui en renfermaient une grande quantité.

La poterie solide et imperméable, comme le grès et la faïence, ne parut en Europe que vers le milieu du onzième siècle, et la faïence émaillée, que l'on connaissait en Perse depuis fort longtemps, ne fut découverte et introduite en Italie par Luca, qu'au quatorzième siècle; cette nouvelle poterie, dite *majolica*, devint alors fort en vogue; le secret de sa fabrication en doubla le prix, et ce secret resta toujours tel, qu'après la mort de quelques hommes qui seuls en étaient possesseurs, il se perdit même en Italie.

On l'ignorait complètement en France, et depuis plus de cinquante ans on était à la recherche de ce procédé que l'égoïsme avait enseveli dans la tombe, lorsque Bernard Palissy, né à Agen, et simple ouvrier sur vitraux, ainsi qu'on les appelait alors, entreprit de découvrir ce secret qui pouvait devenir pour la France une source de richesse et de prospérité.

Bernard était né d'une pauvre famille, aussi n'avait-il pas reçu cette éducation première qui ouvre au génie une voie large et facile; mais il était un de ces hommes que Dieu semble avoir créés pour pénétrer les grands mystères de la nature.

Depuis douze ans environ l'honnête ouvrier habitait la ville de Saintes, dans laquelle il s'était établi et marié, lorsque le hasard lui mit entre les mains une magnifique coupe dite porcelaine d'Italie: il fut frappé de sa beauté, de l'éclat de ses couleurs, et désormais il n'eut plus qu'une pensée, qu'un but, celui d'enrichir son pays d'une si importante découverte.

« J'ai assez voyagé, disait Bernard, pour savoir qu'en Italie, d'où vient cette coupe, personne n'a pu encore en faire une semblable; il y a plus de soixante ans que les ouvriers de Faenza sont à la recherche de ce secret, mais ils manquent de persévérance: je les ai vus au travail; ce sont des hommes indolents et qui ne prennent pas la chose à cœur. Moi, je veux demander à l'art ses dernières faveurs. L'homme, ajoutait-il, est un humble serviteur au service de Dieu, qui lui a donné les éléments et les outils du labeur en lui disant: travaille; et quiconque ne travaille pas à la tâche qui est son partage, commet envers le Ciel le crime de rébellion, et doit être traité par ses semblables comme un dépositaire infidèle, car il leur a fait tort de ce qu'il avait à leur léguer. »

Jusqu'alors Bernard avait vécu heureux et considéré de tous ses voisins; son talent, auquel il joignait quelques connaissances en géométrie, lui valait de nombreux travaux et une aisance dont jouissaient avec sécurité sa femme et deux enfants qu'il aimait avec tendresse.

Mais depuis quelque temps, le bon, l'honnête père de famille parais-

saît entièrement changé, morose et rêveur ; il fuyait le monde, négligeait ses meilleures pratiques, et s'enfermait tout le jour, et même quelquefois la nuit, dans une chambre dont lui seul avait la clef, et qu'il appelait son laboratoire.

Que se passait-il dans cette chambre mystérieuse ? Dame Bernard eut un instant la pensée que son mari avait des affinités avec l'esprit malin. Enfin un jour, poussée autant par une véritable inquiétude que par la curiosité, l'épouse délaissée l'épia à travers la serrure... Elle vit alors son mari tenant à la main une coupe peinte des plus vives couleurs, et qu'il examinait en se parlant à lui-même, avec un air d'exaltation. « Non, disait-il, ce n'est pas ici le travail de l'ouvrier ; non, cette coupe est un véritable chef-d'œuvre, un chef-d'œuvre de l'art ! Je veux essayer d'illuminer de son éclat de simples ouvrages de terre, je veux que la matière et le feu cèdent à cette puissance que Dieu a mise en moi ; je rivaliserai avec les toiles de Léonard de Vinci, qui m'ont appris à aimer la beauté des formes et à comprendre l'harmonie des couleurs... Et lorsque je serai arrivé là, j'aurai ouvert à l'art une voie nouvelle ; je laisserai à mes enfants d'immenses richesses et à mon pays un nom glorieux.

En parlant ainsi, Bernard baisait avec des transports et des larmes le vase chéri.

Dame Bernard se retira le cœur plein de tristesse et les yeux baignés de larmes : « Il est fou, répétait-elle dans son désespoir, il est fou ! »

Et, en effet, à quelle autre cause la pauvre femme eût-elle pu attribuer le changement subit qui s'était opéré chez Bernard ? Lui qui jusqu'alors n'avait paru comprendre d'autres devoirs, d'autre bonheur que celui de procurer par son travail une honnête aisance à sa famille, paraissait tout à coup y être devenu insensible ; déjà le ménage s'en ressentait et la pauvreté commençait à apparaître sur le seuil de la maison, lorsqu'un dimanche, au moment de partir pour la messe, dame Bernard chercha en vain la lourde chaîne d'or qui faisait son orgueil ; elle avait disparu.

Elle fut bien triste ; une explication eut lieu entre les deux époux, jusque-là si bien unis. Dame Bernard, apprit alors avec autant d'étonnement que de douleur, que cette coupe précieuse, cette rivale du jour et de la nuit, la cause des longues absences de son mari, avait été achetée à un juif, au prix même de ce joyau qui faisait sa joie, et auquel elle tenait presque autant qu'à la vie.

Ce fut en vain que l'homme de génie essaya de faire passer ses projets et ses convictions dans le cœur de sa femme ; dame Bernard n'était pas à

la hauteur des illusions artistiques, et son égoïsme, bien excusable en ce cas, ne lui permettait pas de courir les chances qui rendent l'art si difficile à pratiquer pour l'homme sans fortune. Bernard dut se résigner désormais à une lutte de tous les instants ; lutte déchirante et d'autant plus pénible à soutenir, qu'elle lui était faite par des êtres qui lui étaient chers, et que leurs larmes tombaient brûlantes sur ce grand et noble cœur.

Pendant plusieurs années il soutint des épreuves de toute nature, dont il a lui-même raconté les détails avec une simplicité touchante ; sans aucune connaissance chimique, ses essais continuels furent souvent infructueux. Après avoir dépensé toutes ses épargnes pour construire cent fois son fourneau et pour l'alimenter de bois, il fut obligé, faute d'argent, de porter ses préparations à un potier, qui les enfourna avec ses cruches. Il échoua dans cette nouvelle combinaison, et il allait peut-être se voir forcé d'y renoncer entièrement, n'ayant plus aucune ressource pécuniaire, lorsqu'il fut chargé, comme géomètre, de lever le plan des marais salants de la Saintonge. Le travail achevé, avec le produit qu'il tira de cette besogne, il put encore une fois suivre cette œuvre, où venaient s'engloutir ses épargnes, ses veilles et sa santé.

Bernard faillit mourir de joie la première fois qu'il s'aperçut qu'une partie de ses compositions avait commencé à fondre ; il ne douta plus qu'un plein succès n'attendit désormais son labeur, et, cessant d'opérer sur des morceaux de poterie qui jusqu'alors avaient servi à ses expériences, il entreprit immédiatement une fabrication de vases émaillés. Mais d'amères déceptions l'attendaient encore.

Il passa près de trois mois à bâtir de ses propres mains un fourneau semblable à ceux des verriers, n'ayant d'assistance de personne, aucun aide pour puiser l'eau, détremper le mortier, et obligé d'aller lui-même au loin chercher les briques qu'il apportait sur son dos ; il passa encore huit mois à façonner des vases de toutes formes, et parvint enfin à faire une fournée. Tandis que ses vases subissaient la première cuisson, il préparait l'émail. Enfin, le moment suprême de l'opération commença.

« Mais c'étoit chose bien malheureuse pour moi, dit-il en son écrit ;
« car bien que je fusse six jours et six nuits devant mon fourneau, sans
« cesser de brûler bois par les deux gueules, il ne fut possible de faire
« fondre l'émail, et j'étois comme un homme désespéré. Je me voyais
« ser que dans mon émail il y avoit trop peu de la matière qui devoit faire
« fondre les autres ; ce que voyant, je me mis à piler et à broyer de ladite

« matière, sans toutefois laisser refroidir mon fourneau. Par aïnsi, j'avois
« double peine, piler, broyer, et chauffer ledit fourneau.

Il arriva qu'au milieu de l'opération, le bois vint à manquer ; car ce genre de fabrication exige une température presque aussi élevée que pour la fonte du fer. Alors le pauvre Bernard, sur le point de perdre en un instant le fruit de tant de travaux et de peines, descendit jusqu'à la prière auprès de ses voisins, essayant de les intéresser au succès de son entreprise ; mais les uns riaient, en haussant les épaules ; d'autres l'invectivaient, en lui reprochant de réduire, par sa folie, sa femme et ses enfants à mourir de faim. Le pauvre inventeur se crut réellement fou un instant, et peu s'en fallut qu'il ne le devint, au milieu de cette lutte générale qu'il avait à soutenir ; mais rien ne put arracher de ce cœur si courageux les dernières racines de sa chère espérance : le visage hâve et couvert de sueur, les yeux creusés par l'action du feu, qu'il ne pouvait quitter, il courut à son jardin, s'empara des pieux qui soutenaient la vigne, arracha le treillage ; puis, malgré les cris de sa femme et les remontrances de ses voisins, il brisa les meubles et brûla jusqu'à son lit ; ce qui n'ayant pas encore suffi pour apporter la chaleur nécessaire, il arracha le toit de sa maison et la vit sans sourciller s'engloutir dans son four.

Malgré d'aussi énormes sacrifices, le succès était loin d'être complet. Il s'en allait, dit-il lui-même, dans un ouvrage fort remarquable que l'on possède de lui, « tout baissé, comme un homme honteux », n'osant plus rester dans sa maison, où l'attendaient les larmes et les reproches de sa femme ; et ses meilleurs amis, en le voyant passer avec son front chauve, sa taille maigre et décharnée, le montraient au doigt et haussaient les épaules, en disant : « Pauvre fou ! »

On ne pourrait décrire toutes les difficultés que l'artiste eut encore à combattre : un ennemi qu'il ne pouvait maîtriser, c'était le feu ; tantôt la fournée se trouvait trop cuite, tantôt elle ne l'était pas assez ; l'émail était trop clair ou trop épais. Cette lutte héroïque dura quinze années. Enfin, il parvint à faire des vases et des plats « esmaillés en manière de jaspé » ; il les vendit facilement, et cette nouvelle ressource le mit à même de poursuivre sa grande entreprise. Il inventa alors ce qu'il appelle ses pièces rustiques, c'est-à-dire des plats, des vases ornés de sculptures représentant des animaux bizarres peints avec un admirable naturel et avec des couleurs émaillées.

Plusieurs fois il fut obligé de construire de nouveaux fours sur des plans différents ; puis les couleurs dont il peignait ses vases n'étaient pas toutes

fusibles au même degré : « Le verd des lézards, dit-il, était brûlé, premier
« que la couleur des serpents fust fondue; aussi la couleur des serpents,
« écrevisses, tortues et cancrs, estoit fondue auparavant que le blanc eust
« reçu aucune beauté. »

« Auparavant que j'aye rendu mes esmaux fusibles au même degré du
« feu, j'ai cuidé entrer jusqu'à la porte du sépulchre : aussi, en travaillant
« à ces sortes d'affaires, je me suis trouvé l'espace de plus de dix ans si
« fort escoulé en toute ma personne, qu'il n'y avoit aucune forme ni appa-
« rence de bosse aux bras ny aux jambes ; ains estoient mes dites jambes
« toutes d'une venue, de sorte que les liens de quoi j'attachois mes bas
« de chausses étoient, soudain que je cheminois, sur les talons, avec le ré-
« sidu de mes chausses. »

Tant de glorieuses misères furent enfin couronnées du succès. Cet artiste, dont le nom est demeuré à jamais célèbre, parvint à se rendre maître de l'art, et la fortune commença à lui sourire; sa maison fut reconstruite, et deux grands ateliers, dirigés par lui, purent à peine suffire aux nombreuses commandes qu'il recevait de toutes parts. Aussi noble, aussi généreux qu'élevé, la seule vengeance qu'il se plaisait à tirer de ceux dont il avait eu le plus à se plaindre, était de les occuper et de les faire travailler sous sa direction. Déjà ces charmantes amphores, ces plats chargés d'animaux et de rocailles en relief, que leur rareté rend de jour en jour plus précieux, apparaissaient sur la table des princes. Le sire de Boissy, grand-écuyer de France, en ayant présenté au roi quelques échantillons, il en fut émerveillé, et fit commander à Bernard deux grands vases qu'il paya avec magnificence. Le musée de l'hôtel de Cluny, à Paris, possède plusieurs pièces de lui, en ce genre, qui attirent l'attention de tous les amateurs.

Environ cent ans après la découverte de Bernard Palissy, l'on obtint la faïence fine, telle que nous l'employons aujourd'hui. L'on doit ce perfectionnement à un potier du comté de Stafford, nommé Atsbury. Au dix-huitième siècle, le célèbre Wedgwood découvrit la fabrication de la poterie dite anglaise, et dont la vogue est encore très-grande aujourd'hui. De nos jours, l'art prononce avec orgueil le nom de M. Ziégler, un de nos peintres distingués, qui, après avoir enrichi l'art de la coupole de la Madeleine, de saint Luc peignant la Vierge, etc., est venu appliquer son talent à une industrie plus modeste. C'est aux portes de Beauvais, à Voisinlieu, que, dans la pensée d'être utile à son pays, l'artiste a fait construire un fourpropre à donner à la cuisson des terres plus d'éclat et de solidité; puis

il s'est mis à dessiner, à modeler, et nous vîmes alors apparaître, dans les élégants magasins de Paris, des productions de formes admirables, et irréprochables de pureté et de style : tantôt c'est une simple feuille qui se replie et forme un vase charmant ; une autre fois, c'est un petit cep de vigne qui s'enlace coquettement autour d'une coupe svelte, et dont les rameaux légers se détachent à jour ; ici, une charmante idylle de Théocrite est traduite sur le grès ; sur les parois découpées d'une jardinière, des oiseaux à longues queues et de soyeux renards se jouent au milieu des fleurs et des fruits. Puis, les caprices du feu ont encore ajouté à tout ce que l'art avait su imaginer de plus gracieux ; ils ont donné au grès, tantôt les tons vigoureux du pourpre foncé, tantôt les reflets argentins du blanc mat : sous les yeux d'un homme supérieur, les ouvriers ont exécuté des chefs-d'œuvre !

Les diverses poteries connues de nos jours sont :

1° La porcelaine tendre, composée de potasse, soude, chaux, alumine et silice ;

2° La porcelaine dure ou chinoise, composée de silice, alumine et potasse ;

3° La porcelaine de Piémont : silice, alumine et magnésie ;

4° Le grès : silice, alumine, et quelquefois chaux en très-petite quantité, ou oxyde de fer ;

5° La faïence fine : silice, alumine et quelquefois chaux ;

6° La faïence commune : silice, alumine et chaux ;

7° Les briques : silice, alumine et chaux ;

8° Les briques communes, carreaux et tuiles : silice, alumine, oxyde de fer et quelquefois chaux.

On voit que les mêmes matières sont la base de ces différentes pâtes destinées à la poterie, et que leur mélange en des quantités différentes et leur mode de fabrication en font seuls varier la qualité plus ou moins supérieure.

En effet, tantôt l'on opère sur la pâte molle placée sur le tour et à laquelle l'ouvrier a donné de ses propres mains la forme voulue, tantôt on la comprime dans des moules ; d'autres fois on opère sur la pâte raffermie, que l'on travaille alors en la tournant comme des métaux. Les poteries, une fois fabriquées, ont presque toutes besoin d'être séchées à l'air, avant d'être soumises à l'action du feu ; mais cette température n'a rien de fixe, et c'est ce qui dut causer à Bernard Palissy la plus grande partie de ses déceptions ; tantôt elle s'élève presque au degré de la fusion du fer, et, dans

ce cas, les produits sont extrêmement durs et solides, mais d'un prix fort élevé; les porcelaines dures, entre autres, sont dans ce cas. Parfois, au contraire, il suffit d'une chaleur assez faible comparativement. Alors les produits seront tendres, poreux et faciles à attaquer par les agents chimiques.

Paris compte aujourd'hui dans son sein plusieurs fabriques de poterie; une des plus belles est celle de M. Fottet, rue des Charbonniers.

Encore quelques efforts, et nous n'aurons plus rien à envier en ce genre à l'antiquité. L'art céramique, en retrouvant toute sa noblesse et sa splendeur, sera devenu de nos jours un des arts les plus utiles.

C. B.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

SUR UNE PRISE DE VOILE.

(SONNET.)

Jeunes filles, dont la démarche pensive et lente annonce que vous revenez d'une solennité grande et pieuse, la piété est empreinte sur votre visage, et plus encore dans vos yeux, qui pleurent et sont baissés.

Où donc est celle qui, entre toutes les autres, se tenait comme un soleil de beauté et de vertu, aux rayons duquel les âmes bien nées découvraient les voies par où l'on va au ciel?

Les jeunes filles répondent : « N'espère plus la voir parmi nous; aujourd'hui cette belle lumière est éteinte pour le monde, dont elle faisait le bonheur.

« Tu peux aller voir sa parure éparse sur le seuil d'un cloître; la pourpre et les bijoux jonchent le sol, et le vent emporte au loin les beaux cheveux d'or.

EUSTACHIO MANFREDI ¹.

Traduit par M^{me} Am. Tastu.

¹ Né à Bologne en 1674, mort en 1739.

POÉSIE.

LA BULLE DE SAVON ET LE GLAND.

(FABLE.)

Quelques enfants jouaient auprès d'une fontaine
Qui coulait doucement à l'ombre d'un vieux chêne;
Tour à tour ils plongent dans l'eau
De paille un léger chalumeau,
Et puis lancent en l'air, avec des cris de joie,
Que gaiement l'écho leur renvoie,
Des bulles de savon. L'une d'elles, volant
Près de l'arbre, aperçoit un gland
Modestement tapi sous ce feuillage :
« Tu fais, dit-elle, sagement
De nous cacher ton ignoble visage;
Mais un instant admire mes couleurs,
Dont l'éclat le dispute aux plus charmantes fleurs... »
Elle ne put en dire davantage :
Le vent souffle, elle crève, et ce globe brillant
Se dissipe soudain en humide poussière,
Sans qu'une goutte en puisse arriver jusqu'à terre.
Du gland si méprisé le sort fut plus heureux :
A son tour devenu chêne majestueux,
Il vit, plus de cent ans, sous son épais ombrage
Danser et folâtrer les filles du village.

Pour quelques succès éclatants,
En vain l'homme léger voudrait s'en faire accroire :
Ce n'est qu'au vrai mérite, à des travaux constants,
Qu'est réservé le prix d'une solide gloire.

THÉODORE LORIN.

RÉCRÉATIONS.

LA CATHÉDRALE DE MILAN.

(IMITÉ DE L'ANGLAIS.)

Je ne crois pas que personne ait jamais traversé le porche d'une cathédrale gothique sans éprouver un profond mépris pour les choses de ce monde, sans sentir vivante et réelle la majesté de *Celui qui est*. En contemplant les longues nefs, les voûtes hardies et les colonnes sculptées, on éprouve je ne sais quel sentiment d'humilité et d'orgueil qui confond la pensée. Les larges et massifs piliers semblent défier la puissance du temps et les outrages de l'homme; on dirait qu'ils affirment l'éternelle durée de la religion dans le sanctuaire même dont ils soutiennent le dôme. A les contempler, l'esprit se perd dans ses rêves ou s'arrête saisi d'un saint enthousiasme; noble et généreux sentiment! hommage rendu par notre faiblesse à ce qu'il y a cependant de divin en nous, à cette aspiration vers les choses sublimes que notre cœur devine et qu'il s'efforce d'éterniser dans les temples de marbre ou sur les plaques d'airain.

On a toujours considéré la cathédrale de Milan comme une des plus nobles expressions du style gothique. Elle possède cette grandeur, cette sombre majesté qui rendent si imposants les temples construits dans cet ordre merveilleux. A cette beauté sévère, la cathédrale de Milan joint les plus exquises délicatesses; on se lasse à admirer la variété célèbre de ses marbres et la profusion de ses religieuses statues.

A chaque heure du jour j'ai trouvé sous ses voûtes profondes des groupes priant à genoux. Là, j'ai vu le moine recueilli dans l'ineffable espoir de ses divines aspirations; là, le paysan en prière, et plus loin, sous l'ombre du pilier, la jeune fille demandant à la Vierge le secret des agitations de son cœur.

Il m'arriva de visiter ce somptueux monument à la chute du jour, et cette visite a laissé dans mon cœur une de ces traces que le temps ne saurait effacer. L'église était à demi éclairée; les cierges brûlaient encore sur l'autel; les chapelles des saints les plus vénérés étaient désertes; on n'entendait que le pas traînant des derniers fidèles et, de temps à autre, que le bruit des petites portes que fermaient les servants attardés du tem-

ple. Je croyais être seul ; l'espérance, le souvenir, le regret des heures perdues et des affections calmées, mais non éteintes, remplissaient mon âme. En portant mes regards autour de moi, j'entendis dans l'ombre un paysan qui, les mains jointes, priait avec ferveur. Son chapeau était jeté à terre, il se tenait prosterné comme l'humilité ou le remords. Je m'approchai de lui, et lorsqu'il se leva, lui adressant la parole : « Mon frère, lui dis-je, que Dieu vous exauce ! » Il secoua sa belle tête, digne de servir de modèle au Carrache, et me salua sans répondre.

Ensemble nous descendîmes la nef vers la grande sortie :

— Aux enfants des hommes qui gémissent et qui pleurent l'église est l'unique et saint refuge.

— Hélas ! signor, me répondit-il d'une voix grave et contenue par la majesté du lieu dans lequel nous nous trouvions ; hélas ! il y a des malheurs si terribles que même la prière et la majesté des saints lieux ne donnent pas la force de les supporter.

— Vous qui semblez si jeune, il n'est pas possible...

— Dans la jeunesse, signor, nous sommes plus sensibles aux coups de la fortune. Mais on dit aussi que les premières années sont oubliées... Qu'il en soit ainsi pour moi !

En parlant nous arrivâmes à la porte ; mon compagnon la tenait entr'ouverte pour me laisser passer ; je m'arrêtai, et la retenant à mon tour, je l'invitai du geste à sortir le premier. Cette attention parut le toucher, et nous liâmes enfin conversation. Peu à peu nous ralentîmes nos pas et nous finîmes par nous asseoir sous l'ombre du dôme gigantesque. Là, il me parla longtemps d'une voix émue, et voici ce qu'il me raconta :

Fils unique d'un petit propriétaire, il avait pour cousine une jeune orpheline nommée Giacinta, sa sœur de lait, son amie d'enfance ; ensemble ils avaient été élevés, d'abord dans le même berceau, ensuite sous le même toit. Il l'aimait de toute son âme, elle l'aimait aussi ; la tendresse de leur famille les avait fiancés. Le jour du mariage arriva, jour béni ! jour de félicité ! Ils se rendirent à l'église voisine, escortés d'une brillante et joyeuse cavalcade. Giacinta fut donnée par Dieu à son bien-aimé... Au sortir de l'église, le cheval de la belle mariée, en descendant une pente rapide, fit un faux pas ; la malheureuse roula par terre, et l'animal en se relevant appuya son rude sabot sur le corps de sa maîtresse. On accourut, on se précipita... « Giacinta n'était plus qu'un cadavre ! »

Alberto cessa de parler, les sanglots étouffèrent sa voix ; il se leva, et en s'éloignant il répéta : « Ce n'était plus qu'un cadavre !... »

.

Dix années après mon premier voyage à Milan, je me retrouvais dans cette ville célèbre. Je courus à la cathédrale, heureux de pouvoir encore contempler ce chef-d'œuvre de l'art religieux. L'ombre commençait à s'épandre sous les voûtes. Je priai, et ma pensée distraite revoyait le pauvre Alberto... Enfin, après une longue station je me dirigeais vers une porte latérale, lorsqu'un moine en longs vêtements blancs s'inclina devant moi, et en se relevant me montra la tête pâle et vieillie du malheureux Alberto. Il éleva lentement la main vers le ciel et murmura d'une voix brisée : « A ceux qui ont perdu le bonheur sur la terre, Dieu et la prière !... » Avant que je fusse revenu de mon étonnement il s'était perdu dans la nuit qui remplissait la nef solitaire.

MISS JANE IFFANGER.

LA MONTRE DE MA TANTE.

Remember!...

Par une belle journée d'automne deux femmes se promenaient dans les allées d'un parc. Le soleil, de ses pâles rayons, blanchissait les troncs nouveaux d'arbres séculaires. Dépouillés de feuillage, ils élevaient vers le ciel leurs bras anudés, tandis qu'autour de leurs pieds la bise soulevait en gémissant des tourbillons de feuilles jaunies. De temps à autre, sur l'azur des cieux se détachaient des masses d'oiseaux voyageurs cinglant vers des climats plus heureux. L'aspect général de la nature était mélancolique et doux comme le visage d'un vieillard qui, fatigué, mais sans remords, a traversé les rudes épreuves de la vie.

Les deux promeneuses qui animaient ce paisible tableau étaient d'âge différent : l'une, grave mais paisible, descendait la pente qui conduit au repos ; l'autre, blonde et jeune comme l'espérance, souriait à l'avenir. Soit par suite de malheurs, soit par un caprice de la nature, M^{me} de Lambertie avait, depuis longtemps, vu ses cheveux blanchir ; à l'époque où nous la rencontrons elle portait, avec une grâce presque coquette, de longues boucles aussi blanches et aussi soyeuses que le duvet du cygne. Le temps avait, du reste, à peine touché à sa beauté : taille mince et flexible, bouche souriante, regard animé, pouvaient faire douter de l'âge véritable de M^{me} de Lambertie.

Sa nièce, Gabrielle de Restre, ne comptait encore les années que par leurs printemps. Blonde et fraîche comme Hébé, je vous demande pardon

pour ce souvenir de la Fable, elle portait sa jeunesse ainsi qu'un diadème de fleurs. Jeune, elle avait perdu son père et sa mère, mais la tendresse de sa tante avait rempli son cœur. Riche, belle et aimée, qui pouvait lui faire douter du bonheur? c'était pour elle la terre promise où la main de Dieu ne pouvait manquer de la conduire.

M^{me} de Lambertie s'inquiétait, parfois, de la naïve confiance de sa chère nièce; elle cherchait à éveiller dans son âme les prévoyantes appréhensions de l'avenir; mais Gabrielle la regardait avec un œil si étonné, que la bonne tante se reprochait d'éveiller l'inquiétude dans un cœur si facile. « Qui sait, se disait-elle, si la confiance n'est pas la condition première pour rechercher et trouver la félicité? Bernardin de Saint-Pierre n'a-t-il pas dit qu'elle appartenait aux cœurs simples? » En effet, soit par l'effet du hasard, soit par d'autres raisons, tout obéissait aux désirs de l'enfant bien-aimée. Ses maîtres la chérissaient, les domestiques avaient pour elle un respect rempli d'attachement; elle semblait avoir trouvé un merveilleux secret pour plaire à tout le monde. Un vieux savant, très-hargneux, qui fréquentait le salon de M^{me} de Lambertie, dompté par Gabrielle, lui avait même, dit-on, adressé des vers dans lesquels il la saluait du nom de toutes les déesses d'Hésiode et d'Homère. Gabrielle était donc heureuse, la vie s'ouvrait pour elle comme un chemin de fleurs, et lorsque sa tante murmurait tout bas des paroles de tristesse, la naïve enfant ne pouvait la comprendre.

En se promenant dans son beau parc, sous les impressions de tristesse que fait toujours naître la vue des campagnes à l'approche de l'hiver, M^{me} de Lambertie avait senti renaître les appréhensions que lui suggérait le caractère de sa nièce. Elle repassait, le front baissé, toutes les épreuves qu'elle avait eu à subir. Sans y songer, sans regarder l'heure, elle jouait avec une montre du temps de Louis XV, chef-d'œuvre dont l'or et l'émail faisaient revivre ces bergères que le pinceau de Boucher a rendues célèbres. Gabrielle, depuis son enfance, avait contemplé ce délicieux bijou; elle en avait étudié toutes les figures, sans jamais se lasser d'admirer la bergère endormie, le berger enrubané et les moutons ornés de nœuds et de faveurs.

— A tous vos diamants, à toutes vos perles, je préfère, dit-elle, cette délicieuse petite montre. Je la trouve charmante, parce qu'elle est d'un merveilleux travail; mais je la trouve plus charmante encore parce que, pour moi, elle fait pour ainsi dire partie de vous-même. Je ne vous ai jamais vue sans elle, et vous la regardez si souvent!...

— Cette montre, ma chère Gabrielle, a été mise par ma mère dans mon petit berceau; elle a marqué toutes les joies, toutes les tristesses de mon existence. Je me souviens par elle et avec elle; je relis sur ce cadran azuré tous les souvenirs de ma vie; chacune de ces heures est une date heureuse ou fatale, et je l'entends sans cesse, cette vigilante amie, me répéter le mot de Charles I^{er}... *Remember*... Voilà pourquoi je la regarde si souvent. Veux-tu que nous nous reposions un instant? assieds-toi près de moi; tu verras, en m'écoutant, si l'histoire de cette montre n'est pas digne de ton attention. La voilà devant moi, sur tes genoux; elle marque trois heures, et puisque je vais t'ouvrir mon cœur, ce moment est un souvenir de plus que j'attache à ses mignonnes aiguilles.

Tu sais, ma chère enfant, quel rang occupait mon père, le comte de Rouvre, colonel de dragons, ayant charge à la cour; il avait épousé ma mère, non par amour, ce dont je ne lui fais pas un crime aussi considérable que tu peux le croire, mais pour tenir ce que l'on appelle une maison. Du reste, par un hasard assez rare à l'époque dont je parle, il s'était trouvé assez souvent avec ma mère pour être assuré que la femme à laquelle il donnait son nom était, par sa beauté et son esprit, digne de toutes les admirations et de tous les respects. Le mariage de mon père fut heureux; un seul malheur attrista cette union, je n'eus pas de frère, et nous autres pauvres filles nous comptions, alors, je te l'assure, pour fort peu de chose; voir *tomber la maison en quenouille* était un grand chagrin pour les familles seigneuriales. Je ne te dirai donc pas que j'ai été bercée sur les genoux de mon père, mais dans les bras ma mère. Je la vois encore

. Telle que la pensée
Dans l'âme, où rien ne meurt, vivante l'a laissée!...

Je n'avais que trois ans lorsqu'elle me donna ce charmant bijou, que convoitaient mes petites mains. Ma nourrice m'avait déposé sur le lit de ma mère, je jouais avec cette montre... « Je te la donne, me dit-elle d'une voix brisée; il est *huit heures*, regarde bien, il est *huit heures*, mon enfant; promets-moi qu'à cette heure-là jamais tu ne feras rien qui puisse déplaire à Dieu!... » Je promis en me jetant à son cou... Je la couvris de baisers et de larmes. Elle me fit encore bien d'autres recommandations... ô malheur! ma mémoire infidèle ne les a point gardées!... Quelques heures après on me couvrit de vêtements noirs... J'avais embrassé ma mère sur son lit de mort...

M^{me} de Lambertie s'arrêta, sa voix s'éteignit et des larmes coulèrent sur ses joues...

— Oh! ma tante! ma tante!... C'est moi qui suis cause de ces funèbres souvenirs...

— Eh! ma Gabrielle adorée, ne faut-il pas que tu saches que je n'ai jamais oublié ma mère! pas plus que tu ne m'oublieras toi-même... Allons, à ton tour, vas-tu pleurer? Je ne veux pas te quitter encore..., laisse-moi continuer. Essuie tes beaux yeux...; ils ressemblent, dit-elle en souriant, à des pervenches bleues sur lesquelles la rosée a laissé ses larmes.

Oui, cette petite montre a toujours gardé la date, l'heure funestes. A cette minute, à cet instant j'ai vu, j'ai embrassé ma mère pour la dernière fois; j'ai perdu celle qui devait m'initier à la vie, et je restai confiée à des mains étrangères. Mon père, je le voyais à peine, absorbé tout entier dans ces intérêts de fortune et d'orgueil, dans lesquels la plupart des hommes placent le bonheur de leur carrière agitée. Bientôt on me sépara de ma nourrice, de ma chère Catherine, et je fus mise au couvent. Je menai la vie de toutes mes compagnes. Je formai, comme il arrive toujours, des amitiés que le temps, le malheur ou la mort ont brisées; une ou deux ont survécu et je leur suis restée fidèle. Cette petite montre, Gabrielle, ne m'a jamais vue ni oublieuse, ni infidèle. Pendant que se faisait mon éducation, je n'entendis rien des bruits du monde et je ne savais rien de cette agitation formidable qui ébranlait la monarchie. Petit à petit, peu à peu, la voix de la révolution gagna notre silencieuse retraite; les maisons religieuses furent fermées, et les vieux domestiques vinrent me chercher par ordre de mon père. Pendant dix années que j'avais passées au couvent, je ne l'avais pas vu une seule fois. Il me reçut avec une bonté parfaite; il me fit mille compliments, s'émerveillant des progrès bien ordinaires que j'avais faits; je ne l'entendis pas sans un petit mouvement de vanité, dont je me souviens encore, louer l'élégance de ma taille, la finesse de mes mains et l'éclat de mes yeux. J'avais quinze ans, je promettais une beauté que je n'ai pas eue.

— Bonne tante! bonne tante! fit Gabrielle en souriant, le Seigneur a dit: « Tu ne mentiras pas! »

— Je quittai mon père pour retrouver ma chère Catherine; elle me tourna, me retourna, m'embrassa, et m'embrassa encore comme une vraie nourrice qu'elle était. Elle me fit une foule de petites confidences sur la maison, et, venant enfin à un grand secret qu'elle brûlait de me dire, quoi-qu'elle eût l'air de se défendre, elle finit par me dire tout nettement que

ur
e-
ai
s,
oi
at,

A
re
es
ns
es
na
ai
les
nt
l'a
n,
a-
oix
ses
de
ais
lle
ts;
ou-
'é-
l'ai

r a

me
aie
la
oi-
que



MAGASIN DES DEMOISELLES

10 Francs par an pour Paris 12 francs pour les Départements. Avec 2 aquarelles (fac simile) 1 sept. 6 albums de musique et gravures de modestes planches de tapisseries colorées 1200 dessins de broderies patrons de grandeur naturelle, petits patrons, ouvrages à l'aiguille, fil, tricot, crochet, ouvrages nouveaux, rebus, illustres planche, crochet couleur bleu, planche de petits ouvrages fantaisie en or.

Bureaux du Journal, 51, rue Laffitte

PARIS
Ayuntamiento de Madrid

j'allais me marier. Je ne sais pas, petite, l'effet que fera sur toi ce grand moi : on dit qu'il amène la rougeur sur les joues de maintes jeunes filles; pour moi, je pleurai de tout mon cœur à la révélation de Catherine. D'abord, et je ris quand j'y pense, je trouvais tous les hommes laids et vieux à faire peur, et plutôt que de me marier, je me serais volontiers écriée, parodiant la réponse du poète à Denis le Tyran : « Qu'on me ramène au couvent. » Malheureusement il y avait d'abord la volonté de mon père, qui voulait donner ma main, et puis, la volonté du gouvernement qui avait supprimé les couvents. Il me fallut donc attendre et me résigner.

Catherine ne s'était pas trompée; au bout de trois ou quatre jours consacrés tout entiers au bon plaisir des modistes et des couturières, M. le comte me fit savoir qu'il avait, vu la gravité du temps, jugé indispensable de me donner un appui et un maître; il ajouta qu'à midi la présentation aurait lieu, et qu'il ne me restait que le temps nécessaire aux soins de ma toilette...

DE LA REYNIE.

(La suite au prochain numéro.)

MODES.

PETIT COURRIER DES DEMOISELLES.

9^{me} ANNÉE.

LETTRE IV.

A CAMILLE.

Janvier 1853.

Le doute n'est presque plus permis, nous retournons aux anciennes modes; je t'avais, le mois dernier, signalé cette tendance qui me révoltait, je crois qu'il faut se soumettre. Je n'obéis pas sans faire la moue, car les oreilles me tintent en songeant à ce que l'on va dire de nous. Mais, mon Dieu, nous imitons tout ce qui nous entoure, et tout ne tourne-t-il donc pas dans la nature pour recommencer à tourner encore?

D'ailleurs, que deviendrait donc le génie dans une société s'immobilisant dans les formes du beau qu'elle croirait une fois avoir trouvées? Obéissons donc à la loi commune, pourvu qu'elle ne décrète pas les tailles trop courtes; car, sur ce point, je résiste de toutes mes forces; je repousse ces vilains corsages comme je repousse la gavotte et les danses à caractère.

Ce qui signale le progrès de l'innovation, c'est le retour des manches à ballon. Elles ne se montrent point encore trop sur nos boulevards et dans nos promenades, mais, enfin, elles se sont introduites dans les salons. Cette manche, dont le nom indique parfaitement la forme, n'est ample que jusqu'au coude, qu'elle serre ainsi que l'avant-bras. Le poignet est fait juste. Dans les toilettes de bal le ballon est déjà admis : le tulle et les autres étoffes légères, à vrai dire, souffrent volontiers cette mode de manches ; néanmoins j'aime mieux que le haut du bras ne soit couvert que par des bouillonnés. Cette coupe donne à la ligne tombante des épaules une chute plus prononcée, qui dégage le cou et n'est dangereuse que pour les femmes un peu maigres. Mais revenons et procédons avec méthode, car ce n'est pas en fait de toilette que le désordre (fût-il beau) est un effet de l'art.

Pour robes, les étoffes préférées sont le reps façonné, la popeline ou le satin impérial ; la popeline, que l'on a encore baptisée du nom de popeline écossaise, est une charmante étoffe, qui convient particulièrement aux jeunes filles ; je ne crains pas de solliciter ta bienveillance pour elle, mais je te préviens que les écossais sont repoussés. Aux étoffes que je viens déjà de te citer, il faut joindre la moire antique, le taffetas, le lampas, le damas de soie. Les couleurs sombres sont toujours choisies pour la ville. Je dois reconnaître que cette préférence, fort exclusive d'ailleurs à l'instant où je t'écris, n'est due peut-être qu'à l'abominable saison de pluie et de boue, qui fait de nos rues et même de nos boulevards de véritables cloaques. Essayez donc de sortir avec des souliers découverts ou sans chaussures imperméables !

Pour bal, la gaze et le tulle ; pour soirées dansantes, les taffetas glacés, voilà ce que la mode permet aux jeunes personnes ; tandis que ta mère préférera sans doute une de ces robes de damas ou de taffetas Pompadour, qui sont des merveilles de travail et de richesse. Cependant, j'ai vu quelques jeunes filles porter des étoffes lamées d'or et d'argent ; mais combien, pour toi, je préférerais une robe de gaze semée de quelques bouquets d'or finement et délicatement posés ! J'ai vu de ces gazes d'un bleu doux, d'un rose tendre, parsemées d'étoiles, dont l'effet était ravissant ; Ossian n'a jamais revêtu ses poétiques images d'un tissu plus frais et plus vaporeux.

Voici quelques robes que j'ai admirées. Trois jupes de tulle étagées ; chaque jupe a un ourlet de trois doigts de hauteur, garni d'un point d'Alençon de 10 centimètres ; le corsage se compose de deux biais prenant à la taille, s'arrondissant sur les épaules et formant berthe par derrière. La

pièce de corsage entre les deux biais est garnie de point d'Alençon pareil à celui des jupes. La brune jeune femme qui portait cette fraîche parure était coiffée très-bas, avec des bandeaux plats (on voit peu de bandeaux ondulés) et quelques belles roses rouges dans les cheveux. L'ensemble de cette toilette était d'une grande simplicité ou du moins paraissait tel, car il n'y a que nous autres qui sachions ce que coûtent les dentelles. Du reste, tu le comprends, le point d'Alençon n'est pas de rigueur.

A peu près sur le même patron, j'ai vu une robe fort originale; elle était en taffetas blanc et garnie de ruban bleu faisant coquilles. Les biais, ainsi que les dentelles du corsage, se trouvaient dans celle-ci remplacés par les rubans tournés comme je viens de te le dire; quatre montants ornaient la jupe; ces montants étaient formés aussi avec des rubans bleus coquillés. La coiffure se composait de camélias blancs et de myosotis. Je crois cet arrangement très-propre à rendre un lustre nouveau à une robe déjà fatiguée; à ce titre, je te le recommande d'une façon toute spéciale, car je sais avec quelle sagesse tu règles tes plaisirs.

Mais voici un costume qui, j'en suis sûre, va te plaire; et j'espère qu'en le portant, au milieu d'une valse ou d'une polka, tu voudras bien m'en murmurer tout bas des remerciements. A propos de bal, je me trouvais dernièrement dans une de ces réunions où une jeune personne, fort belle et fort aimable, se faisait remarquer par l'excès d'une gaieté un peu trop bruyante. Son danseur l'ayant, après une redowa, reconduite à sa place, qui se trouvait près de la mienne, un vieux monsieur s'approcha de la folle enfant: « Voulez-vous, Marie, lui dit-il, que je vous cite un mot d'un des hommes les plus spirituels de France? — Volontiers. — Voici la pensée de Fontenelle: Il y a des jolies femmes qui savent rire, mais qui ne savent pas sourire. Or, qu'est-ce qu'un ris immodéré auprès de la douce retenue et de l'esprit des sourires? » Marie baissa la tête; le malin vieillard s'éloigna. Mais revenons à notre robe, et pardonne-moi ma digression.

Elle est en gaze à trois jupes simples, avec ourlet de trois doigts de hauteur; rien qui te charme beaucoup jusqu'à présent dans cette disposition; mais venons au corsage. Il est fait à basque, mais sans qu'elle soit coupée, et à fil droit. La basque, garnie d'un bouillon formant la ruche et par-dessus d'un petit ruban de gaze, est ouverte sur le derrière et sur les côtés seulement; l'ouverture tombe juste sous le lacet du dos. Chacune des dents a 9 centimètres de profondeur, les dents du dos ont 8 centimètres dans le bas et 9 à la taille. A l'angle rentrant de chaque dent se trouve un petit nœud de rubans en gaze découpée, et aux deux angles saillants de chaque

dent se trouve fixé en dessous un ruban flottant pareil, de 33 centimètres de longueur. Le haut du corsage, très-décolleté, est garni d'une berthe plissée, d'étoffe semblable à celle de la robe; cette berthe est comme serrée et retenue par des agrafes en pasquilles d'or très-légères, imitant l'épi d'orge. Sur le devant il y a trois de ces épis, ils sont également distancés; cet ornement se répète sur chaque épaule, et le milieu du dos en est orné. La manche est très-courte, elle se compose seulement d'une garniture bouillonnée et du petit ruban de gaze.

Ce corsage est d'un effet délicieux. Il est frais et joli, il sied à tout ce qui est jeune et souriant comme toi. Arrêtons-nous un instant, et pour de nouveaux corsages je te renvoie à la charmante gravure de ce mois-ci. Je te recommande surtout la toilette de la dame nonchalamment assise. La disposition de sa toilette peut convenir également à une jeune personne et à une femme jeune encore.

Mais comme je pense autant à ta santé qu'à tes plaisirs, permets-moi de jeter sur tes blanches épaules cette élégante sortie-de-bal. Regarde-la : elle est en cachemire blanc, doublé de soie blanche, taillée en biais devant et derrière, c'est te dire qu'elle a trois coutures. Sa hauteur est de 80 à 85 centimètres par derrière et de 60 à 65 centimètres par devant. Elle est garnie en bas d'un triple rang d'un ruban de velours découpé grenat et argent. Ces trois velours, placés à 5 centimètres de distance, sont réunis par un treillage très-épais, formé par une soutache d'argent; le devant est orné d'un nœud de ruban pareil formant deux pointes, ayant 30 centimètres de longueur et se terminant par un long esfilé soie et argent. Le capuchon formant la pointe a le même ornement de velours et de cordonnet, il se termine par un nœud pareil de forme, mais moins long que celui du devant de cette brillante sortie. La coulisse en haut du capuchon est beaucoup moins gracieuse que le système de plis, et, si tu te décides à faire exécuter ce vêtement si utile, donne en conséquence des ordres à ta couturière.

A présent, et puisqu'il est dit que dans cette lettre je ne t'entretiendrai que de fêtes et de bals, ainsi le veut la saison, parlons des coiffures. J'en ai vu une fort simple et que tu peux exécuter toi-même. Taille un rond de velours de la couleur assortie à ta robe, et, autour de l'étoffe, fixe, en la fronçant beaucoup, une longue dentelle d'or ou d'argent, et tu auras une parure de tête élégante, que tes petites mains sauront arranger avec habileté. Joins-y, si tu veux, une fleur sur le côté, et je te garantis l'effet.

Les fleurs en plumes sont la grande nouveauté de cet hiver. Mais, tout

en les admirant, je ne puis m'empêcher de réfléchir à notre barbarie. Après avoir condamné à mort tous les animaux portant fourrure, voilà que, par coquetterie, nous déclarons la guerre aux hôtes emplumés des bois. Quels cris vont pousser les perroquets, les perruches et les aras ! J'ai vu des coquelicots exécutés en plumes ; c'est beau, c'est brillant et frais ! L'artiste, sur le cœur noir de la fleur et sur son vert feuillage également en plumes, avait laissé tomber une pluie d'or, dont tu peux comprendre l'éclat et la richesse. Le rouge est la couleur favorite pour les coiffures.

Dans les bals et les soirées, la chaussure est le soulier de satin à talon rouge.

Rien de nouveau en lingerie ; seulement, de plus en plus, s'en va déclinant la vogue dont a joui la broderie anglaise. Elle fait bien de disparaître à présent que les habits des hommes (eux aussi ! après nous avoir adressé tant de reproches !) se couvrent de feuilles de chêne et de branches de laurier, plus coûteuses certainement et moins belles que nos vaporeuses frivolités. Tout est pour le mieux ; le luxe des vêtements de cérémonie de ces messieurs les rendra plus indulgents pour nos fantaisies, car je ne crains pas de prédire le retour des jabots et des manchettes ; c'est de rigueur avec l'habit à la française, trop raide et trop froid sans cela. Nul doute aussi que les ameublements de salon ne se modifient et que le bois blanc à filet doré ne reprenne faveur. J'espère, cependant, que nous ne reverrons pas aux bras de nos fauteuils, les sphinx et les mystérieuses Isis du Consulat.

Pour les jeunes hommes de cinq à dix ans, rien de neuf ; seulement je vois peu de gilets ; la blouse, le petit pantalon garni, genre Louis XIII, la guêtre persistent, ainsi que le chapeau rond avec pointes en velours, et le petit manteau dont nous avons si souvent répété la description.

Tu vas me reprocher d'avoir, dans cette longue lettre, tout sacrifié à l'agréable et de n'avoir rien donné à l'utile ? Allons ! que ta mère me pardonne pour cette fois ; et d'ailleurs, l'agréable n'est-il donc pas utile ?

Je t'envoie, avec ce numéro, une charmante feuille de tapisserie, des ouvrages, de la musique, afin qu'au coin du feu comme au bal tu penses toujours à moi.

G.

OUVRAGES DIVERS.

Petit gilet d'enfant.

(N° 1 et 2.)

Le n° 1 est le devant d'un gilet pour petite fille de six à sept ans. Il se taille ordinairement d'un seul morceau, c'est-à-dire que les revers ne sont pas rapportés. La nervure est indiquée sur le patron.

Le n° 2 est le dos du petit gilet dessiné, comme le devant, par moitié. Pour le tailler on doit plier son étoffe en deux sur le droit fil, qui est le milieu du dos; l'échancrure du dessous de bras doit se rapporter à celle du devant, ainsi qu'elle se trouve placée sur la planche. On devra ajouter au dos du gilet une patte pour le serrer à volonté, ainsi que cela se fait pour les gilets d'hommes. Le piqué blanc est l'étoffe qui convient le mieux pour cet objet. Le dos se fait en calicot ou toile de doublure. Ce gilet est le complément de la basquine n° 3.

Basquine pour petite fille de six ans.

(N° 3.)

Le devant de cette basquine est taillé sur droit fil. Elle est faite de manière à laisser apercevoir le petit gilet à revers qui doit l'accompagner, ou la guimpe plissée à petits tuyaux qui peut le remplacer. La basque du devant est rapportée et marquée au n° 6. Le n° 4 est le dessous de bras. Les deux angles de l'entournure du dessous de bras et du devant sont marqués par les lettres C, qui doivent se rapporter. Le n° 5 est le milieu du dos, après lequel tient la basquine qui, ainsi que le dessous de bras, est d'un seul morceau. L'angle du dos, marqué A, doit se rapporter à la lettre A de l'angle du devant; de cette façon il sera facile de réunir les autres lettres, ce qui est indispensable.

Cette basquine, dont nous avons un échantillon en cachemire gris clair et garni d'ornements bleus, est ainsi du plus charmant effet. On peut également la faire en velours, et l'orner d'un petit ruban moiré.

Le n° 7 est la manche de la basquine, dont le haut est indiqué sur la planche. Elle est faite de deux morceaux, ainsi qu'on peut le voir par la courbure du dessus. Le n° 8 est le jockey de la manche. Il doit se poser en haut, dans le sens où il est placé sur le dessin.

Couche d'enfant.

(N° 9.)

La sœur d'une de nos plus anciennes abonnées, mariée depuis un an, et mère bien heureuse d'un charmant baby, nous demande la manière de poser une couche à un enfant, sans risquer de le voir blessé avec les épingles inséparables de cet appareil. Nous lui envoyons une forme de couche faite sur un nouveau modèle et dessinée sous le n° 9.

Le n° 9 est marqué au milieu et en haut de la couche qui se trouve dans son étendue; la ligne en cet endroit est de toute la largeur de la planche. Ce haut se trouve plissé comme le haut d'un pantalon d'enfant et monté sur une ceinture dont la moitié est indiquée au n° 10;

à chaque bout de cette ceinture sont posés deux rubans de fil qui la ferment et l'attachent par devant; deux boutonnères, dont une de chaque côté de la ceinture, correspondent à deux boutons posés sur la brassière de l'enfant, la maintiennent en l'empêchant de descendre. Tout le fond de cette sorte de petit pantalon est doublé en carré d'une étoffe épaisse; les deux côtés sur le devant sont garnis chacun de trois boutons, indiqués sur la planche par des ronds et marqués des lettres A B C D. Le bas de la couche, qui doit se relever par devant, ainsi qu'une couche ordinaire, est garni de boutonnères marquées sur le dessin. Les lettres A B C D s'y retrouvent également et doivent venir joindre de chaque côté les lettres semblables qui se trouvent près des boutons. La couche est bordée tout autour d'un large ruban de fil, posé à plat.

Guimpe en guipure.

(N° 11.)

Avec des bandes de guipure ou des morceaux de dentelle on peut faire cette guimpe. Le dos et les côtés étant en mousseline, il faut peu de dentelle; le milieu est séparé par un entre-deux; le col est monté sans poignet, à la chevalière. La guimpe est ouverte derrière; il doit être de même dentelle que les devants.

Manches guipure à la religieuse.

(N° 12.)

Cette manche, qui doit se porter avec la guimpe du n° 12, se fait également en dentelle ou guipure. La manche est en mousseline et n'a de poignet que celui du haut; la guipure est cousue à plat au bout qui tombe sur le bord de la main et relevée sur la manche en forme de revers, comme les manches dites à la religieuse. Ces manches, sans être larges du bas, sont aisées et sans poignets. L'on ajoute en haut de la guipure une petite dentelle, un peu froncée, et que l'on coud en formant la dent sur la guipure découpée à cet effet, ainsi que peut l'indiquer le dessin. Avec cette guimpe et ces manches on peut utiliser avantageusement tous les morceaux de guipure ou dentelle dont on ne pourrait trouver la destination.

OUVRAGES DE FANTAISIE.

Dessus de guéridon, crochet plein avec feston à jour, en laine de Berlin.

(N° 32.)

Ce dessus se compose de six rosaces dont une plus petite qui forme le milieu, ainsi qu'on peut le voir au dessin n° 32. On peut aussi faire ce dessus avec cinq rosaces seulement, y compris celle du milieu.

Pour donner à ce petit ouvrage un genre oriental, on prend les couleurs noir, jaune, rouge et bleu. On peut également varier ces couleurs suivant le goût.

On commence chaque rosace par le milieu avec de la laine jaune, sur trois mailles de chat-nette; on les rejoint ensemble et l'on travaille en tournant et en augmentant ses mailles jusqu'au nombre de 27. Quand on a obtenu ce nombre, on doit avoir fait six tours de laine entièrement jaunes.

Au 7^e tour on fera 3 mailles jaunes et 1 maille rouge.

Au 8^e tour, 2 mailles rouges et 3 bleues, en ayant le soin d'augmenter (dans le rouge) autant que le rond l'exigera.

Au 9^e tour, 3 mailles rouges (dont une augmentée) et 3 mailles jaunes.

Au 10^e tour, 4 mailles rouges et 3 bleues.

Au 11^e tour, 5 rouges, augmentées d'une, et 3 jaunes.

Il faut toujours placer le crochet dans la seconde maille du dessin, toujours en biaisant du même côté. Le dessin occupe cinq tours.

12^e tour rouge (augmenté).

13^e tour jaune, augmenté d'environ 10 mailles. Ce dernier tour doit avoir environ 78 mailles.

La rosace se termine par un feston à jour en laine de Berlin, ainsi que le crochet plein. On commencera par 2 brides en laine noire espacées entre elles d'une maille, 5 mailles de chaînette (ou maille en l'air).

2 mailles d'intervalle.

2 autres brides séparées comme les premières par une seule maille, puis 5 mailles de chaînette, etc., de même pour le tour.

On reprend ensuite sur la chaînette en faisant 11 brides, toujours en laine noire, et l'on termine le feston par 11 mailles simples en laine jaune. Pour marquer la dent, on passe à ce dernier tour le crochet dans l'intervalle laissé entre les deux brides qui se trouvent au rang inférieur.

Lorsque l'on a fait ainsi cinq ou six ronds, dont celui du milieu doit être le plus petit, on les joint ensemble par quelques points, de la manière dont le dessin l'indique.

Explication de la 1^{re} feuille de broderie et patrons.

- | | |
|--|--|
| <p>1. Volant. Grand dessin pour volant de robe. Ce volant se brode au plumetis avec feston plein; il est peu ouvragé, d'une exécution plus facile et d'un plus charmant effet.</p> <p>2. Dessin assorti aux volants n° 1, pour les manches et le corsage.</p> <p>3. Mouchoir, feuille de roseau, broderie au plumetis. L'écusson assorti renferme les lettres A. M., qui doivent également se broder au plumetis.</p> <p>4. Col au plumetis et au feston. L'intérieur des rosaces qui bordent le feston et forment la dent doit être rempli par un jour à gros pois dans les rosettes du dessus qui forment la dent en sens contraire. On doit faire un moulinet uni ou avec un pois très-petit.</p> <p>5. Dessin de mouchoir, plumetis, feston et jours du même genre que ceux du col, qui sont indiqués au n° 4.</p> <p>6. Mouchoir à double rang de feston. Ce feston se fait à point de rose, c'est-à-dire plein.</p> <p>7. Bavoir d'enfant. Ce dessin se fait au plumetis et broderie anglaise. Sur ce patron</p> | <p>on peut aussi tailler avec du piqué blanc des bavettes d'enfant que l'on garnira d'une simple mousseline festonnée.</p> <p>8. Couronne de marquis avec les lettres M. B. Plumetis et feston.</p> <p>9. Écusson moyen âge avec les lettres A. J. Plumetis.</p> <p>10. E. S. Couronne de comte. Plumetis riche.</p> <p>11. Légende avec le nom <i>Aménaida</i>. Plumetis.</p> <p>12. <i>Claire</i>. Petites fleurs de <i>pensez-à-moi</i>. Plumetis.</p> <p>13. <i>Marie</i>. <i>Idem.</i>, fleurs de <i>myosotis</i>. Plumetis.</p> <p>14. <i>Cécile</i>. Plumetis ou feston.</p> <p>15. <i>Caroline</i>. Point de Venise, brides à l'échelle indiquées sur le dessin.</p> <p>16. <i>Denise</i>. Feston.</p> <p>17. <i>E. M.</i> Plumetis.</p> <p>18. <i>J. D.</i> Id.</p> <p>19. <i>C. B.</i> Id.</p> <p>20. <i>A. S.</i> Feston orné.</p> <p>21. <i>E. F. B.</i> Feston.</p> <p>22. <i>L. F.</i> Plumetis.</p> <p>23. <i>T. E.</i> Id.</p> <p>24. <i>T. B.</i> Id.</p> <p>25. <i>R. F.</i> Id.</p> |
|--|--|

Explication de la 2^e feuille de broderie et patrons.

- | | |
|---|--|
| <ol style="list-style-type: none"> 1. Devant de gilet à revers en piqué blanc.
(Voir aux Ouvrages.) 2. Dos du gilet. 3. Devant d'une veste-basquine pour petite fille de six ans. (Voir aux Ouvrages.) 4. Dessous de bras de la basquine. 5. Milieu du dos de la basquine. 6. Basquine rapportée du devant. 7. Manche de la basquine. 8. Jockey de la manche. 9. Une couche d'enfant. (Voir aux Ouvrages.) 10. Moitié de la ceinture de la couche. 11. Fichu en guipure ou dentelle. (Voir aux Ouvrages.) 12. Manche guipure à la religieuse. (Voir aux Ouvrages.) 13. Semé pour manches, bonnets, etc. Plumetis. 14. Entre-deux assorti. 15. Garniture pour pantalons, jupons, etc. | <p>Broderie anglaise, feston à point de rose.</p> <ol style="list-style-type: none"> 16. Entre-deux assorti. 17. Feston à point de rose, orné. 18. Feston à point de rose, simple. 19. Feston plein (bourré). 20. Fanny. Epis, plumetis. 21. Clara. Plumetis et points d'échelle indiqué. 22. M. V. Plumetis. 23. L. D. Idem. 24. T. E. Idem. 25. H. R. Idem. 26. Eulalie. Plumetis et pois. 27. H. N. Lettres gothiques au plumetis. 28. L. B. Plumetis. 29. J. C. Feston point de rose. 30. A. C. Plumetis. 31. N. D. C. Chainette. 32. Dessus de guéridon au crochet et en laine de Berlin. (Voir aux Ouvrages.) |
|---|--|

Explication de la planche de tapisserie coloriée.

3^e PLANCHE.N^o 7. Guirlande pouvant servir pour meubles, portières, cordons de sonnette.*Au gros point.*

Sur canevas n ^o 10.	Le dessin aura 20 centimètres de hauteur.
» » n ^o 20.	» » 14 » »
» » n ^o 30.	» » 10 » »

Au petit point.

Sur canevas n ^o 10.	Le dessin aura 10 centimètres de hauteur.
» » n ^o 20.	» » 5, 5. » »

N^o 8. Lambrequin.*Au gros point.*

Sur canevas n ^o 12.	Le dessin aura 52 centimètres de hauteur.
» » n ^o 18.	» » 37 » »
» » n ^o 24.	» » 27 » »
» » n ^o 30.	» » 24 » »

Au petit point.

Sur canevas n ^o 10.	Le dessin aura 29 centimètres de hauteur.
» » n ^o 16.	» » 19 » »
» » n ^o 20.	» » 16 » »
» » n ^o 30.	» » 12 » »

Explication de la gravure de modes.

TOILETTE DE VILLE. Capote, taffetas épinglé et blonde; col et manches en valenciennes, les bouillonnés de tulle uni. Robe de reps satiné avec ornements en velours noir.

TOILETTE DE SOIRÉE. Robe de taffetas chiné; ruches de petits rubans (n° 4). Le corsage est à basquine. Les petites manches ont un revers. Coiffure assortie, rubans et fleurs.

TOILETTE DE BAL. Le corsage est rond. La robe est en gaze à quatre jupes avec des rubans lamés d'argent. Berthe ouverte devant et ronde derrière. Manches à revers. Nœuds et coiffure en rubans lamés.

MUSIQUE.

4^e Album.1. *Violette*, valse, par J. STRAUSS.

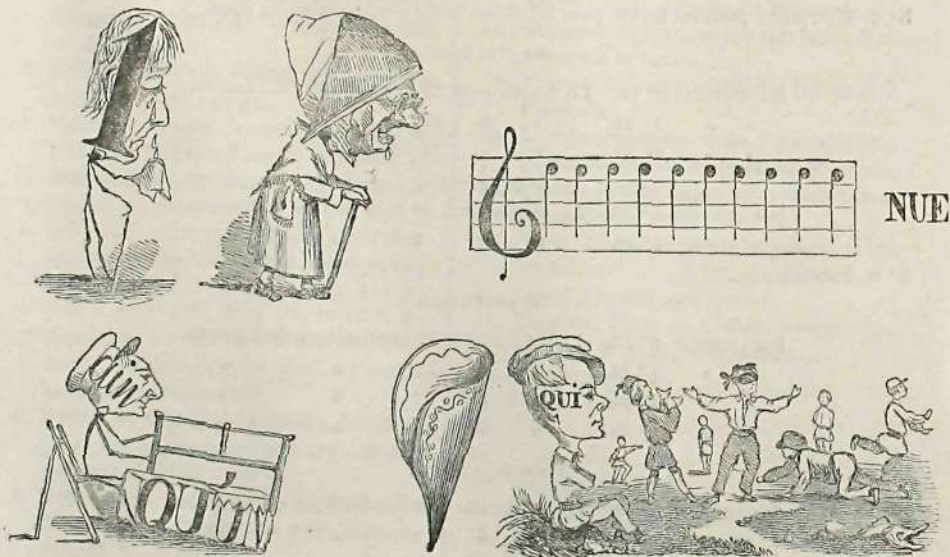
LUIGI BORDÈZE.

2. *Les trois parts du cœur*, romance, par3. *L'Electrique*, galop, par E. ETTLING.

Explication du Rébus du mois de Décembre.

L'on ne peut aller loin en amitié, si l'on ne se pardonne les uns aux autres ses petits défauts.

RÉBUS:



Joséphine DESREZ, directrice.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
(Boulevard extérieur de Paris.)